

La métaphore et le problème du sujet

Megumi SAKABE

I

Comme chacun sait, R. Jakobson a considéré la fonction poétique du langage comme correspondant à un facteur de la communication verbale, c'est-à-dire facteur "message". Après avoir énuméré destinataire, destinataire, contact, message, contexte et code comme six différents facteurs inaliénables de la communication verbale, il a complété ce schéma par un schéma correspondant aux six fonctions: émotive, conative, phatique, poétique, référentielle et métalinguistique.¹⁾

Nous ne retiendrons que la première: Que signifie le fait qu'il a considéré la fonction poétique comme celle qui a un rapport étroit avec le facteur "message"? Ne faut-il pas comprendre par là que la fonction poétique concerne le champ le plus fondamental reliant destinataire et destinataire, c'est-à-dire le champ intersubjectif ou interpersonnel?

Examinons de plus près ce rapport:

On connaît la fameuse définition de la fonction poétique par Jakobson: "La fonction poétique projette le principe d'équivalence de l'axe de la sélection sur l'axe de la combinaison."²⁾ En d'autres termes, suivant la paraphrase de cette formule par N. Ruwet: "Les textes poétiques se caractérisent par la superposition, aux différents types de rapports—phonétiques, phonologiques, morphologiques, syntaxiques, sémantiques—qui organisent la séquence du discours, de rapports d'un autre type, fondés sur l'équivalence —à divers niveaux de la structure linguistique—d'éléments situés à différents points de cette séquence."³⁾

On peut aisément remarquer, en quelque sorte, l'homologie structurale entre cette formule de la fonction poétique de Jakobson et la définition de la métaphore par Jakobson lui-même. Car il définit la métaphore par la substitution d'un mot pour un autre en suivant l'axe de la sélection. Mais il parle plutôt de procès métaphorique: "Le développement d'un discours peut se faire le long de deux lignes sémantiques différentes: un thème (topic) en amène un autre, soit par similarité, soit par contiguïté. Le mieux serait sans doute de parler de procès métaphorique dans le premier cas et de procès métonymique dans le second, puisqu'ils trouvent leur expression la plus condensée, l'un dans la métaphore, l'autre dans la métonymie."⁴⁾

Il y a ainsi une sorte d'homologie structurale entre le langage poétique ou la fonction poétique du langage, et la métaphore ou le procès métaphorique, puisque tous deux explicitent la série des éléments linguistiques équivalents, qu'elle soit déjà codée ou non codée. Il nous faut étudier le cas où cette série d'éléments linguistiques

équivalents où le “paradigme” est “non-codé”, c’est-à-dire n’est pas encore enregistré dans le lieu commun (common place). C’est dans ce cas-là que la poésie comme la métaphore devient vraiment une poésie vive ou une métaphore vive. En y mettant au moins deux éléments linguistiques (par exemple deux mots) qui construiront un champ de structure relationnelle inconnu jusqu’à présent, on crée plutôt une nouvelle série ou un nouveau paradigme que la simple explicitation d’une série déjà existante.

Et c’est pourquoi il y a presque toujours dans la vraie poésie et la vraie métaphore une tension entre usage ordinaire et usage extraordinaire, sens propre et sens figuré qui lui-même transcende ou transgresse l’usage déjà codé.

II

On peut se demander maintenant quel est le sujet de cette sorte de langage que peut être la poésie vive ou la métaphore vive. Il serait très facile de prévoir ici que le sujet de cette sorte de langage ou parole ne serait pas (ou ne pourrait pas être) un sujet parlant ordinaire et encore moins le sujet cartésien. En un mot, dans le cas où il s’agit de la fonction purement poétique (dimension de “poiēsis”) du langage, le destinataire et le destinataire (ou bien l’auteur et le lecteur), ne peuvent plus être simple sujet parlant et sujet entendant.

Tandis que la poésie vive (vraie “poiēsis”) et la métaphore vive créent le champ nouveau de la structure relationnelle qui relie des éléments linguistiques séparés jusqu’ici et en même temps transgresse le code déjà fait; le sujet de cette sorte de langage, lui-aussi, ne destructure-t-il pas sa propre structure et ne fait-il que restructurer son propre champ subjectif (ou plus strictement “intersubjectif”)?

En d’autres termes, ne s’agit-il donc pas dans ce cas, du champ profond de l’intersubjectivité ou interpersonnalité où chaque sujet individuel, pour ainsi dire, ne se distingue plus réellement du champ fondamental de l’intersubjectivité, étant dans une tension interne (ou “in-tension”) avec lui? On pourrait dire aussi qu’il s’agit ici d’une sorte de fonction unificatrice anonyme ou collective qui agit au fond du champ intersubjectif profond.⁵⁾

On peut trouver évidemment la présentation explicite de cette structure du champ intersubjectif profond ou la tension intensive entre ce champ-là et chaque sujet individuel qui le compose, par exemple, dans le rapport entre saku-su (作主) et wa-su (話主) dans le Renga, ou dans le rapport entre ji-utai et les personnages du Nô, ou bien (à un moindre niveau) dans le rapport entre le personnage masqué et la personne même qui porte ce masque dans le Nô, et les quelques autres théâtres ou rites employant des masques, etc.

Mais, dans le cas du “wa-su” dans le Renga, ou celui de personnages représentés par un masque, est-ce la première personne, la deuxième ou la troisième que E. Benveniste a appelée aussi “non-personne”?⁶⁾

Peut-elle n’être aucune d’elles?

Mais pourquoi?

C'est justement parce que, comme nous l'avons déjà vu, cette sorte de sujet se situe dans le champ ambigu dont il ne se distingue plus clairement, et que la fonction unificatrice anonyme chante ou parle par l'intermédiaire de tel ou tel sujet.

Cette dimension où la fonction unificatrice anonyme et profonde s'actualise et s'articule dans la tension (interne) entre le collectif anonyme (Za du Renga, *ji-utai* du Nô) et le sujet individuel et solitaire, pourrait être appelée "archi-personne" ou dimension archi-personnelle.⁷⁾

On peut aussi caractériser cette dimension comme celle où le langage crée le sujet. Ce thème est bien sûr réellement humboldtien.⁸⁾ On pourrait donc définir cette dimension-là, employant la caractérisation humboldtienne, comme le sujet aussi bien que le langage dans son "energeia". Ils se situent ou s'enracinent, par leur nature même, dans le champ d'intersubjectivité profonde ou dans le champ de l'"archi-personne."

Le Za du Renga qui est composé par le "renzu" (participants à réunion) produit et articule son propre flux multiple de conscience ou symphonie très variée d'images par l'intermédiaire de chaque "saku-su". Chacun d'eux parle à la place du "wa-su" et ajoute quelque variation nouvelle à ce flux de conscience intersubjective dont on vient de parler. Ainsi se réalise et s'articule la fonction créatrice et unificatrice anonyme de l'intersubjectivité, en se jouant, se plaisant et se goûtant.

III

Comment peut-on formuler la structure du sujet de la poésie vraie (*poiësis*) ou celui de la métaphore vive ou celui du langage en "energeia" que nous venons d'étudier?

Ce qui est paradoxal, c'est que nous ne pouvons nullement le considérer le "sujet", ni comme le sujet grammatical, ni comme le sujet parlant individuel, ni même comme le sujet transcendantal etc.

Où se situe alors, ce sujet dans un discours et comment peut-on en préciser la structure?

En un mot, ce sujet en profondeur ou "archi-personne" qui vit dans une tension interne avec la force unificatrice intersubjective, se situe sporadiquement comme une fonction unificatrice invisible en soi, dans plusieurs instances du discours comme Benveniste les a définies⁹⁾ ou plus particulièrement dans le cas de la langue japonaise, dans des particules "ji" (辞) comme Motoki Tokieda les a définies suivant la tradition de la linguistique à l'époque Tokugawa.¹⁰⁾ Les "ji" sont les particules que l'on trouve toujours à la fin du syntagme (unité des mots) et qui incarne la fonction unificatrice invisible en soi. (On pourrait aussi les caractériser comme ayant le pouvoir de construire et terminer les syntagmes).

Ce qui est frappant ici, c'est que nous Japonais sommes devenus conscient de la fonction du "ji" précisément par l'intermédiaire de l'examen du cas du "kiré-ji" dans le Renga.¹¹⁾ Ce fait peut être noté comme indice de la fonction unificatrice (et peut-être en même temps "rythmique") avant la formation du sujet individuel distinct.

On parle souvent, il est vrai, de l'omission fréquente du sujet du discours en japonais. On doit noter toutefois que ce fait n'est pas une simple omission mais qu'il s'agit plutôt dans ce cas-là aussi d'une sorte d'opération qui rend le sujet ambigu.

Et l'on devrait noter aussi que cette fonction unificatrice dont on vient de parler, était pour Kitarô Nishida le *ji-kaku* (自覚 = l'éveil de soi concernant son propre fondement ou "limitation directe du lieu transcendantal qui est lieu du néant").¹²⁾

IV

D'un point de vue un peu différent, on peut aussi formuler la manière d'être de cette fonction unificatrice qui agit profondément sur le champ intersubjectif et par conséquent sur chaque sujet, comme "JE est un autre", employant la fameuse formule de A. Rimbaud. Par cette formule-là, on comprend un sujet dans sa structure profonde non comme un mot, mais comme un discours ou une phrase. Ce point est, il me semble, très important. Ainsi comme P. Ricœur a proposé de comprendre la métaphore non seulement comme substitution d'un mot par un autre en suivant l'axe de l'équivalence (comme l'a fait R. Jakobson), mais comme un être engendré par la présence d'un mot "mis en rapport" avec un autre dans le champ de structure relationnelle; de ce fait il le met aussi dans le champ de tension interne entre le sens propre et le sens figuré, ou plus exactement le sens déjà codé et un sens nouveau.¹³⁾ On pourrait aussi appliquer la même méthode pour comprendre le sujet en le mettant en champ de tension interne entre le sujet déjà structuré et le sujet nouveau ou bien "un autre" qui est en train de se construire dans la force unificatrice intersubjective et en même temps anonyme.

La métaphorique fondamentale ou le pouvoir de métaphoriser que H. G. Gadamer a considéré comme le facteur agissant au fond du système des concepts (par exemple, des genres et des espèces) déjà fait,¹⁴⁾ peut-elle fonctionner aussi ou être en action (*energeia*) au sein d'un champ de tension intersubjective d'où le sujet parle dans une tension entre la subjectivité isolée et la subjectivité collective ou force unificatrice collective?

Et la portée de cette métaphorique ou le pouvoir de métaphoriser ou, en d'autres termes, le pouvoir de mettre un élément linguistique en rapport avec un autre jusqu'alors étrange ou séparé, correspond aussi à un autre point de vue au pouvoir d'un sujet de se mettre en rapport avec un autre sujet (ou groupe de sujets) jusqu'alors étrange ou séparé.¹⁵⁾

Revenons au problème de la structure du sujet. Le fait qu'il y ait une sorte d'homologie structurale entre le discours métaphorique et la structure profonde du sujet qui est exprimée par la fameuse formule de Rimbaud, a-t-il une signification? Laquelle?

Alors, le "moi" du sujet ne peut s'identifier ou même se constituer que métaphoriquement, c'est-à-dire par l'intermédiaire de l'autre, ou plus précisément, par l'intermédiaire du réseau intersubjectif qui est composé par plusieurs dimensions de l'Autre

et des autres. Cela est précisément le fait que J. Lacan a montré dans sa fameuse idée du "stade du miroir".¹⁶⁾ Il a montré comment la matrice ou schème intersubjectif qui décide fondamentalement dès l'enfance du type ou de la sorte de relation du sujet avec autrui est diverse—se présentant sous la forme de substitution métaphorique de termes, par exemple, le "père", la "mère", le "super-ego", l' "idéal du moi" etc. Elle peut ainsi structurer et développer ce que l'on appelle la personnalité propre de tel ou tel sujet. On peut évidemment mieux comprendre ce processus en le mettant en parallèle avec le réseau métaphorique (archétypique) que P. Ricœur a regardé comme la matrice ou schème qui fonctionne au fond de tout pouvoir de métaphoriser ou, en un mot, la "métaphorique" dont on a parlé tout à l'heure.¹⁷⁾

V

Or nous nous rappelons ici que J. Lacan considère le symptôme de névrose ou de psychose comme une métaphore.¹⁸⁾ Son jugement est acceptable. Mais sur ce point on ne devrait pas manquer de noter le fait que le symptôme peut être le symptôme justement parce qu'il n'est pas compris comme une métaphore par le malade lui-même ni (du moins d'abord) par le praticien de la psychanalyse. En d'autres termes, au moins au début de la pratique psychanalytique, la portée de la fonction unificatrice, (qui est comme nous l'avons vu, analogue au pouvoir de construire des propositions), du praticien et naturellement à plus forte raison celle du malade n'est pas encore suffisamment large pour maîtriser le symptôme comme métaphore, c'est-à-dire pour le placer et le comprendre en rapport avec l'autre facteur ou "l'autre scène".

Ainsi nous pouvons mieux comprendre la fameuse formule de Lacan: L'inconscient, c'est le discours de l'autre¹⁹⁾. Cette formule semble vouloir dire à peu près que la situation de la cure psychanalytique vise à créer grâce à la collaboration du praticien et du malade un nouveau champ de structure relationnelle qui, à son tour, pourra maîtriser le facteur ou le champ qui alors n'entraîne pas dans le domaine de la conscience, c'est-à-dire qui n'était pas maîtrisé. Également la formule de Freud: "Wo es war, soll ich werden", peut être regardé comme exprimant précisément ce que nous venons d'expliquer.

Or cette considération concernant la situation psychanalytique de l'intersubjectivité semble souligner le fait que la pertinence du discours métaphorique n'est pas uniquement décidé du dehors, mais, regardé comme un niveau pragmatique du discours: elle est relativement à la portée de la fonction unificatrice de chaque sujet et, en même temps celle de telle ou telle situation intersubjective. On peut remarquer facilement que dans le cas de la pratique psychanalytique aussi bien que dans celui du Za dans le Renga, il s'agit d'une sorte d'innovation successive et graduelle du champ de la fonction unificatrice de l'intersubjectivité.

VI

Pour terminer notre exposé, nous allons examiner la dimension réflexive de discursivité et d'intersubjectivité.

Qu'est-ce qui correspond dans le champ du discours poétique à la théorie psychanalytique, c'est-à-dire à la théorie qui esquisse et anticipe la structure fondamentale du champ de l'intersubjectivité psychanalytique et par conséquent se situe comme le méta-langage à l'égard de la pratique psychanalytique?

La réponse est évidente.

Ce qui y correspond est naturellement l'herméneutique au sens le plus large.

Comme R. Jakobson l'a bien remarqué, il y a une sorte d'homologie structurale entre le langage poétique et le méta-langage, bien qu'il y ait naturellement quelque différence remarquable entre eux.²⁰⁾ Le méta-langage ainsi que le langage poétique ont la même fonction en tant qu'ils explicitent tous les deux des équivalences latentes. Mais il y a pourtant une différence entre eux: le langage poétique et son sujet dont nous venons d'examiner la structure, lui-même pour ainsi dire joue et crée et même goûte l'équivalence ou le champ nouveau de la relation, tandis que le méta-langage réfléchit sur le même champ.

Cela va sans dire maintenant que l'herméneutique aussi bien que le langage poétique peut contribuer à l'élargissement et au développement de la portée de notre champ de discursivité et d'intersubjectivité. En fait, l'herméneutique a été engendrée par la réflexion sur la tradition du langage poétique au sens large au Japon aussi bien que dans les pays occidentaux. Elle a contribué aussi considérablement au but que nous venons de mentionner.

Et notre analyse d'ici concernant la structure homogène du discours métaphorique et de la subjectivité de son sujet ne constitue évidemment qu'une partie des travaux herméneutiques.

Que peut-on prévoir pour cette structure homogène qui se trouve dans le discours métaphorique aussi bien que dans la subjectivité ou plutôt l'intersubjectivité qui l'engendre, en d'autres termes, la structure homogène qui se trouve dans le pouvoir de produire des propositions aussi bien dans la fonction unificatrice individuelle que collective, cette homogénéité structurale? Quelles prévisions nous permet-elle donc d'avoir?

Nous nous contenterons maintenant d'énumérer quelques traits marquants. Le modèle de structure homogène que nous venons de préciser me semble utile au moins pour les analyses suivantes:

(1) L'analyse corrélatrice de troubles de langage au sens large (aphasie, apraxie) et celui de la personnalité (y compris l'analyse de l'aphasie de Jakobson).²¹⁾

(2) L'analyse corrélatrice de types de structure de personnalité et de groupe, entre eux, d'une part et d'autre part de types de sélection, d'intégration, d'exclusion.

(3) L'analyse corrélatrice de la tradition concrète du langage poétique de chaque

culture et de chaque époque, et la spécificité de formation du sujet dans la situation concrète de l'intersubjectivité de l'espace-temps.

Note

- 1) R. JAKOBSON: *Essais de linguistique générale*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1963, pp. 213–220.
- 2) *Ibid.*, p. 220.
- 3) N. RUWET: Parallélismes et déviations en poésie, dans *Langue, discours, société*, Pour Émile Benveniste, Paris, Éditions du Seuil, 1975, p. 307.
- 4) R. JAKOBSON: *op. cit.*, p. 61.
- 5) Ce champ dont nous venons de parler est, me semble-t-il, presque le même que celui que Kristeva décrit comme "la chora sémiotique". cf. J. KRISTEVA: *La révolution du langage poétique*, Paris, Éditions du Seuil, 1974, p. 22 et suivantes.
- 6) É. BENVENISTE: *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966, p. 256.
- 7) S.-Y. KURODA essaie de caractériser "histoire" ou "narration" qui décrivent un monde imaginaire, comme n'ayant aucun sujet ou "narrateur" à la différence de "discours" ordinaire. Mais il me semble que sa description phénoménologique peut se réaliser par une sorte de conscience pure qui a le caractère du "narrateur omniscient", et c'est justement ce fait-ci qui lui échappe. On devrait essayer plutôt d'examiner les divers aspects du dédoublement du sujet. cf. S.-Y. KURODA: Réflexions sur les fondements de la théorie de la narration, dans *Langue, discours, société*, Pour Émile Benveniste, Paris, Éditions du Seuil; 1975, pp. 260–293.
- 8) Ou bien ce thème est aussi celui de l'anonyme et la mort du sujet mallarméen proprement dit.
- 9) É. BENVENISTE: *op. cit.*, pp. 252–255.
- 10) cf. Motoki TOKIEDA: *Kokugogaku Genron (Linguistique générale du Japonais)*, Tokyo, 1941.
- 11) C. a. d. une particule qui peut achever une ligne ou une strophe dans la poésie japonaise.
- 12) cf. surtout Kitarô NISHIDA: *Ippansha no jikakuteki taikai (Système de l'éveil cosmique de soi)*, Tokyo, 1929.
- 13) P. RICEUR: *La métaphore vive*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, surtout 3ème Étude.
- 14) H.-G. GADAMER: *Wahrheit und Methode*, Tübingen, J. C. B. Mohr, 1960, pp. 406–407.
- 15) Ce pouvoir-là peut être ce que J. J. Rousseau a appelé la "pitié".
- 16) J. LACAN: *Écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 1966, pp. 93–100.
- 17) cf. note 14).
- 18) J. LACAN: *op. cit.* surtout pp. 515–516.
- 19) *Ibid.* surtout pp. 814–815.
- 20) R. JAKOBSON: *op. cit.* pp. 220–221.
- 21) cf. *Ibid.*, pp. 43–67.

Université de Tokyo